

## Vous avez dit « trajectoire » ?

Finalement, je ne l'aime pas ce mot, « trajectoire », et encore moins quand il est associé à « sociale ». Quand j'entends « trajectoire », c'est d'abord l'image de la fusée, Ariane ou Soyouz, peu importe laquelle, qui me vient. L'image d'un objet sommé d'atteindre en droite ligne l'objectif qui lui est assigné.

Les définitions que nous en donnent aujourd'hui Le Petit Robert vont dans ce sens : au 18<sup>ème</sup> siècle, le mot désignait « *un conduit, un tube* ». Aujourd'hui, le dictionnaire nous propose, au choix, « *Courbe décrite par le centre de gravité d'un mobile* », s'agissant de mécanique, « *Trajectoire d'une planète, son orbite* », s'agissant d'astronomie, « *Courbe ayant une propriété donnée* » s'agissant de géométrie, etc.

Point de Sujet cherchant, hésitant, trébuchant, dans ces trajectoires-là, point de chemins de traverses, de voies parallèles, d'impasses angoissantes ou reposantes. Rien à voir avec les voies sinueuses, inattendues et surprenantes que peut prendre un trajet de vie, fut-il social.

Pour évoquer ce trajet de vie, à « trajectoire » je préfère « traversée », la traversée d'une rue, d'un pont, d'un fleuve (sur un « traversier », comme les Québécois appellent le bac ou le bateau qui permettent de passer d'une rive à l'autre), d'un pays, d'une vie ...

Et puis ce mot, trajectoire, me semble tellement éloigné de ce que fut, de ce qu'est mon histoire de vie !

Quand je suis née, au début des années 50, l'ascension sociale que mon père avait entreprise quelques 25 ans plus tôt allait bientôt se briser net. S'en suivraient 25 ans de lutte quotidienne pour « remonter la pente ». La « trajectoire » qui jusque-là, avait effectivement tenu de la ligne droite et ascensionnelle prenait alors l'allure d'un parcours brutalement interrompu avec retour, ou presque, à la case départ.

Trop occupés à la remonter, cette pente, tout en faisant vivre une famille nombreuse, le « projet parental » était, dans ce contexte, une équation à deux inconnues.

Aucun de mes parents n'avait pu faire les études espérées. Mon père, du fait de ses origines sociales : fils d'artisan il fut contraint de quitter l'école à 14 ans pour devenir apprenti menuisier chez son père qui venait de s'installer à son compte. Ma mère, du fait de son histoire familiale difficile.

Pour mon père, dont le fils aîné, après des études de droit, construisait notoriété et fortune, réalisant ainsi tous ses vœux, le droit était inscrit comme seule et unique voie de salut. Pour ma mère, qui s'échinait dans le noble mais épuisant métier de sage-femme, il fallait pouvoir « gagner sa vie » et donc faire des études pour avoir un métier, peu lui importait lequel.

Pas de projet précis donc, sinon avoir le bac, que j'obtins au tout début des années 70, et faire du droit, ce que je ne fis pas.

Fille de mai 68, rebelle aux injonctions, la trajectoire, dans un premier temps, fut chaotique ! A l'université, je suis passée comme un météore, et j'ai vite opté, « contre » mon père – qui avait pis en grippe le travail manuel - et « pour » ma mère – qui, un temps, avait enseigné la couture et faisait à peu près tout de ses mains -, pour le tissage à la main appris en Suède. L'exercice à Paris de cette activité s'étant vite révélée peu lucrative (et mes aptitudes commerciales plutôt minces) je suis entrée par opportunité, sans convictions et sans projet au service réservation d'Air Inter. Pour moi, cela ne devait être qu'un intermède, une pause qui me permettrait de souffler avant de repartir vers un ailleurs professionnel plus favorable. C'était sans compter avec l'engagement et l'activité syndicale !

Salariée d'une grande entreprise, et dans un secteur où les relations sociales et humaines relevaient encore de modes archaïques (on est au tout début des années 80), où l'on était traité plutôt en « objet » qu'en « sujet », difficile d'accepter le système sans broncher ! C'est presque comme un allant de soi que j'ai adhéré puis milité à la CFDT : l'autogestion, Solidarnosc, Lipp, le choix s'est fait quasi naturellement ! Et c'est là, sans nul doute, que le météore a été remis sur orbite : j'avais trouvé une voie parallèle, et en adhérant à un projet collectif, j'allais petit à petit construire et réaliser mon projet personnel.

Prendre des responsabilités dans une organisation syndicale, c'est acquérir les connaissances et les compétences nécessaires qui sont nombreuses et variées. De mandat en mandat, c'est d'abord la formation dispensée au sein de l'organisation syndicale qui m'a remise sur la voie de l'apprentissage : en expérimentant une autre façon d'apprendre je m'autorisais à y trouver de l'intérêt et du plaisir.

D'une responsabilité à l'autre, d'une formation à l'autre, on m'a un jour proposé de participer à une aventure qui promettait d'être passionnante. Et pour intégrer l'équipe qui allait développer l'activité de l'organisme de formation de la CFDT en Ile-de-France, j'ai, au milieu des années 90, repris le chemin de l'université et obtenu un diplôme d'Ingénierie de Formation.

Reprendre des études, participer à ce projet d'envergure, c'était ouvrir une porte, qui ouvrait sur une autre porte, qui ouvrait sur une autre porte, qui... : c'est pour un projet du centre de formation, que j'ai rencontré Aleph et les ateliers d'écriture, c'est en participant à des ateliers d'écriture que j'ai rencontré Catherine Soudé qui m'a fait connaître l'APA. C'est pour un travail en pédagogie que j'ai lu le Que sais-je ? sur « Les histoires de vie », puis « La névrose de classe » avant de participer aux journées d'études de l'Institut de Sociologie Clinique et de retourner encore une fois à l'université et obtenir le Diplôme Universitaire des Histoires de vie en formation.

Et après avoir oeuvré avec bonheur pendant presque quinze ans dans cet organisme de formation, ce sont les ateliers d'écriture et les histoires de vie qui sont aujourd'hui les voies sur lesquelles je chemine, et il y a longtemps qu'il n'est plus question de trajectoire !

**Michèle Cléach**  
**Paru dans « La Faute à Rousseau »**  
**N°58 – octobre 2011**